

La défense des grand'mères

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 5

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195397>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

qu'il n'a pas passé seulement quinze jours de suite avec sa Joséphine.

— Ma foi non; il était encore plus souvent dehors que nous... Eh! Monsieur le régent! Mais qu'est-ce que vous faites par là?... quel bon nouveau?... Voulez-vous pas vous asseoir un moment?...

— Merci, je viens de prendre un verre avec un de mes collègues, et comme je tiens à rentrer ce soir, je veux visiter un peu la place de fête.

— Nous nous rentournons aussi ce soir, notre notaire nous attend pour une affaire; ça fait qu'on prendra le train ensemble. Et pi, si ça ne vous dérange pas, nous ferons un petit tour avec vous par là.

— Avec grand plaisir, messieurs.

— Alors vous avez sans doute bien visité l'Exposition, depuis mon départ d'Yverdon?...

— Eh bien, pas pour dire, fit Grognez, nous aimons mieux y retourner plus tard; il y aura moins de monde. On a voulu y aller hier, mais c'était toujours pis. Alors j'ai dit au beau-frère, si au lieu de se faire cougner pendant demi-heure vers cette porte nous allions dire bonjour à l'ami B., vous savez, le père de la jolie demoiselle, puisqu'on n'a pas encore pu le voir? Nous y sommes allés épi la journée s'est passée comme ça sans s'en apercevoir.

— Mademoiselle Angéline y était-elle? demanda le régent d'un air embarrassé.

— Aloo, et le papa aussi.

— Vous a-t-il parlé du mariage de cette charmante enfant avec l'élégant monsieur en question?

Et Favey riant aux éclats:

— Ah! ah! elle est bonne celle-là!..... Vous êtes bien toujours le même, mossieu le régent. Mais aussi vous ne voulez pas nous écouter. Il y a pas plus de mariage là que sur ma main.

Ceci entre nous: on a comme ça fait causer un peu le père, sans faire semblant de rien, et il nous a tout raconté.

— Bah! exclame l'instituteur.

— Oui. Et savez-vous ce que c'est que ce beau mossieu dont vous avez tant peur?... Un commis-voyageur, une espèce de freluquet qui vend des liqueurs, et qui les embête tous avec sa blague, chaque fois qu'il vient. Voilà tout!

Ah! si vous croyez que mademoiselle Angéline se laisse ainsi entortiller par ce saute-ruisseau, vous vous trompez; elle n'est pas si tantoume que ça; elle voit clair, allez, épi le père aussi.

— Sans doute, sans doute.... Ah! quelle ravissante femme! fit l'instituteur avec un soupir de soulagement et un rayon de joie dans les prunelles.

— Alors, laissez-moi vous dire, continue Favey, tout en buvant un verre avec le père, on lui a comme ça un peu parlé de vous...

— C'est pas possible!...

— Attendez, attendez, bougez pas le bateau, faut pas croire qu'on lui a dit l'affaire d'embêlème; ça est venu peu-za-peu. On lui a dit que ma foi sa fille nous plaisait rudement, mais qu'il y avait quelqu'un que nous connaissions à qui elle plaisait encore bien plusse, un brave jeune homme qui était venu deux fois au café avec nous. «Peut-on vous demander qui c'est?» qu'il nous dit comme ça. «Pourquoi pas, qu'à lui réponds. C'est mossieu l'instituteur de chez nous, qui est aimé et estimé de tout le village et qui a une des meilleures places du canton de Vaud. Alors vous savez.... il est seul.... et....»

— «Oh! je ne demande pas mieux que de faire sa connaissance; au moins on sait à qui on a affaire, on peut causer.... A présent, vous savez.... c'est pas à moi à faire l'amour pour lui.»

— Il vous a répondu cela!!.....

— Oui, mossieu le régent, voilà comment ça s'est passé, ajouta Grognez, mon beau-frère vous a dit la pure vérité. Epi ne faites toujours votre nigaud, estuisez le terme comme on dit, allez-y rondement, loyalement.... Vous qui maniez si bien la plume, envoyez vite un petit mot de billet par écrit au père; alors une fois l'affaire engrenée, ça ira tout seul.

...

Tout en causant ainsi et marchant à petits pas, ils arrivèrent près du grand carrousel connu sous le nom de *montagnes russes*, et dont toutes les petites voitures étaient bondées, chacun voulant tâter de ce curieux mode de locomotion; c'était un véritable engouement.

L'instituteur n'y tenant plus de joie, prit les deux mains de Grognez en s'écriant: «Chers amis! que vous me faites de bien!... Vous le savez, la dernière fois que nous allâmes au café et que nous la vîmes causer presque intimement avec le dit personnage, tout espoir m'abandonna; vous m'encourageâtes à persister, il est vrai, mais j'étais si ébranlé... Mais pardon, je crois vraiment que voilà ces dames!»

— Quelles dames? demande Grognez.

— Mesdames vos épouses... là... sur les montagnes russes... Voyez... attendez... là, là!

Les deux beaux-frères écarquillaient les yeux, mais ne pouvaient personne reconnaître parmi ce monde entraîné dans une course folle aux sons de l'orgue de Barbarie.

Puis Favey s'écria tout à coup: «Ma foi, on le dirait presque... Attendez qu'elles repassent... C'est que ça tourne d'un dare qu'on est tout ébloui.»

Bientôt le mouvement de la machine se ralentit, et il n'y avait plus à douter, ces messieurs se trouvaient bel et bien en présence de leurs chères moitiés.

(A suivre.)

Un de nos lecteurs nous envoie, sous le voile de l'anonyme, les jolis vers suivants, en réponse à ceux que nous avons publiés samedi dernier, sous le titre *Grand'mère*, et signés: Augusta Coupey.

La défense des grand'mères.

Je viens pour relever le gant,
En l'honneur des pauvres grand'mères.
Quoique chétif et peu fringant,
Ceignant mon casque et ma rapière,
J'accours, rempli de bonne foi,
Engager un galant tournoi.
Eh quoi! vous dites, gente dame,
Si j'ai bien compris vos raisons,
Que l'on devienne jaune et grognon
En vieillissant, et que la flamme
Du soleil, ne chauffe plus
Ces êtres tristes et perclus.
O que nenni! j'en sais plus d'une
Qui ne boude pas le soleil
Et sourit même au clair de lune;
Qui ne cède pas au sommeil
Au prône. En plus, gaie et charmante,
Se promenant sans embarras,
Alerte, point du tout tremblante,
Et ne toussant pas tant que ça.
Toujours par le bien occupée
Du logis, bienfaisante fée,
Gâtant ceux-ci, gâtant ceux-là.
Lorsqu'on fut sage, qu'on fut bonne,
A l'heure où s'enfuit la beauté,
Les cheveux blancs sont la couronne
Qui parle d'immortalité.
Combien, qui la portent, sereines;
Avec un petit air de reines;
Puis quand la mort vient les ravir
On pleure... Elles étaient si chères
Et l'on bénit leur souvenir.
J'ai dit: Et vivent les grand'mères!

Un Don Quichotte.

Lè crouiès dierrès et lè z'Espagnolets.

C'est portant terriblio qu'on ne pouèssé jamé vivrè ein pé deîn stu pourro mondo, kà lài a portant adé dâo grabudzo decé, delé; et cliào qu'einmodont lè niésès c'est justameint lè pàys qu'on dit civilisâ, kà quand bin l'on dâi z'écoulès po lè z'èduqu'â, d'âi z'incourâ et d'âi menistrès po lào, prèdzi que ti lè z'homme sont frâres, ne sont conteints què quand pào-vont allâ subastâ et robâ d'âi z'autro pàys que ne lào dàivont rein, bourlà lè màisons, ètéri lè dzeins et fèrè à pàyi dâi z'impoû à cliào que ne passent pas l'arma à gautse.

L'est cein que font deîn stu momeint lè z'Espagnolets deîn ce pàys qu'on lài dit: Cubâ, iò on fâ lè pe bounès cigarès dè Grand-son. Lè dzeins dè per lè que sont onco dèzo la patta dè l'Espagne volliont fèrè à Davet et ma fâi l'ont bin rèsen; mà l'Espagne lào z'a einvouyi contrè, quatre iadzo mè dè bataillons que y'eîn a z'u à la dèfrepenâie dè Polhi-lo-Grand, et sont lè à ferrailli et à mettrè tot à fû et à sang, que ma fâi l'ont dâo fi à retoudrè, kà cliào gaillâ dè per lè n'ont pas poaire dè lào crenenâ et dè se branquâ contrè leu, qu'on ne sâ pas onco cein que cein va bailli. Tadâi que cliào brâvès dzeins pouèssont nettiyi lo pàys dè cliào z'Espagnolets, coumeint lè petits cantons ont fè ài baillis lè z'autro iadzo.

Ora, s'on vâo savâi du quand lè z'Espagnolets fotemassont per lè, faut retournâ coumeint vo vé derè, on bocon ein derrâi.

Dâo teimps iò la jografie n'étâi pas onco einveintâie, qu'Ulysse Guinand n'avâi pas onco écrit l'abrègè et iò n'avâi onco min dè mappemonde, l'Espagne étâi la premire dè l'ècoula ein Urope, et l'avâi dza passâ *Essacé* que lè z'autro n'eîn étiont pas onco à *Qualande*. Lè godem, lè iaia, lè borgognons, lè macaroni, lè dieu-me-dane, lè combi et lè cosaques n'étiont onco què dâi crazets à coté; ma cein a bin tsandzi du adon et cliào z'Espagnolets ont bin dérûpitâ.

Deîn ce teimps l'étiont dâi tot fins po allâ ein liquiettes et ein alleint dinsè roudâ ein naviot su la granta golhie, m'einlèvine s'on bio dzo que y'avâi avoué leu on certain Colomb, qu'on lài desâi Christofe, n'ont pas trovâ on pàys qu'on ein avâi jamé oîu parlâ et que n'étâi pas su lo cadastre. Et coumeint cliào z'Espagnolets étiont bataillâ què dâi tonaire, l'ont dè suite tsertsi nièze ài dzeins dè stu pàys et lào z'ont de: «Ora, n'ia pas! s'agit pas dè crenenâ; voutro pàys no convint, no lo faut, coute qui coute; on va vo mettrè dâi baillis po vo fèrè à pàyi lè s'impoû, et dâi dimiào, et arreiindzi vo! cliào que faront lè renitants, gâ! faut dzourè!»

Ma fâi cliào pourro diablo ont bin coudi sè rebiffâ; mà n'ont pas pu sè branquâ contrè, kà n'aviont po arma à fû, què d'âi nounous et d'âi becllirès, tandi que cliào dè pè l'Espagne aviont d'âi batons bornus que cratchivont lo fû coumeint d'âi seringues et que fasont dâi débordenâies que lè pourrès dzeins dè per lè cruront que cliào gaillâ maniyivont lo tounéro, et l'ont du bastâ et sè soumettrè. Et l'est dinsè que cliào z'Espagnolets ont prâi on eimpartiâ dè cliào pàys qu'on a su ein après que c'étâi l'Amèriqua; mà quòui trào impougne, mau retint; cein est bin z'allâ por leu tandi on part dè teimps; mà tsau pou et petit z'à petit, cliào gaillâ dè pè l'Amèriqua sè sont allurâ; l'ont coumeinci à fèrè «torche-mireau» et à traîrè la leinga ài baillis; sè sont rebiffâ contrè lè z'Espagnolets et ont fini pè lè fottre frou dè tsi leu ein lào desèint: «A la revoyance!»

L'Espagne n'a bintout pe rein z'u per lè què cein que lài restè ora, dont lo pàys dè pè Cuba, que vâo fèrè coumeint lè z'autro. Volliont-te rêuissi? Diabe lo mot y'eîn sè; deîn ti lè cas, on tsin su son fémè ein vaut dou, et cein sè porrâi bin que l'ausson lo dessus. Cliào dier-